

Les adolescents et le monde

Approche transculturelle

Marie Rose Moro¹

Notre monde se rétrécit malgré les moyens de communication qui devraient permettre de se parler, de voyager, d'échanger, d'apprendre les uns des autres, plus facilement. On évoque plus volontiers le djihadisme, le nihilisme, la violence, les bouleversements de la mondialisation que l'engagement, les valeurs, l'envie d'ailleurs. Dans ce monde quelle place pour notre jeunesse, pour nos enfants ? Quelles promesses faire à ceux qui naissent aujourd'hui et à ceux adolescents qui, pour devenir adultes, ont besoin de désirer le monde et de vouloir le changer. Comment permettre à nos enfants de faire leur propre récit ?

Je m'inquiète de voir les rêves de notre jeunesse, détruits, ou moqués. Mais parfois, je m'inquiète aussi de ne pas la voir assez combative, de la voir renoncer devant un effort qui leur semble indépassable tant on leur a dit que le monde est injuste et inquiétant. Je m'inquiète de la non-convocation de la diversité de la connaissance et celle des imaginaires.

Nous avons un rôle important à jouer auprès de la jeunesse dont nous sommes, pour l'heure, responsable. Parfois en la regardant, nous repensons à notre propre jeunesse : n'y faisait-il pas meilleur vivre ? Les idéaux n'étaient-ils pas plus forts ? Tout cela n'est qu'une vue de l'esprit. Nulle objectivité, juste un récit retravaillé par les yeux d'adultes et par ceux d'une époque. Le monde dans lequel nous avons grandi n'était ni plus, ni moins beau que celui dans lequel nous vivons actuellement. Il est, tout simplement. Mais de cette perspective naît l'obsession du déclin ou du retour en arrière. Comment voulez-vous que jeunesse se fasse si on ne cesse de lui répéter qu'elle vit une époque affreuse et que nous courons à notre perte ? On ne peut accuser cette jeunesse de maux qui ne relèvent pas d'elle, ni de briser ses rêves ou de ne pas croire en eux. Tel groupe de jeunes vient de créer une clinique du droit à Paris, remède à l'injustice, tel autre imagine un astucieux dispositif pour que les familles précaires puissent se grouper pour acheter de l'énergie...

Plutôt que d'avoir peur ou de perdre espoir, ce que nous demandent nos adolescents, c'est d'être authentiques et de leurs transmettre des histoires et des outils de vie. Mais cette transmission ne doit pas être un fardeau, au contraire, il s'agit de liberté et d'optimisme.

¹ Professeur de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent, Université de Paris Descartes, Sorbonne Paris Cité. Chef de service de la Maison des adolescents de Cochin. Consultante dans le service de psychopathologie de l'enfant de l'hôpital Avicenne, Bobigny où elle a créé la première consultation transculturelle pour les enfants et les adolescents et leurs familles migrantes, AP-HP. marie-rose.moro@aphp.fr, www.maisondesolenn.fr, www.marierosemoro.fr; Directrice de la revue transculturelle *L'autre*, www.revuelautre.com; Présidente de l'Association Internationale d'Ethnopsychanalyse, www.clinique-transculturelle.org

C'est pourquoi nous devons apprendre nos enfants à être libre de construire leur propre identité dans un monde qui leur donne parfois envie de ne jamais sortir de chez soi. Libre de vouloir changer le monde mais surtout de s'en donner les moyens.

Mais ce n'est pas si facile de croire en nos enfants et de les considérer avec bienveillance. Pour Marcel Conche, le métaphysicien, quelle que soit la position philosophique que l'on prenne, on est obligé de penser la condition des enfants et dans cette condition, arrive au premier plan celle des violences qu'on leur fait subir au nom de ce que chaque société considère comme nécessaire pour grandir et devenir une femme ou un homme. Et quelle que soit cette société, la dose est grande, toujours. Elle se situe parfois dans des attentes ou des projections différentes, mais cette violence est toujours présente. Sans doute y a-t-il une dose nécessaire et incompréhensible, la violence du réel en quelque sorte. Cependant on peut légitimement s'interroger sur l'intensité de cette violence, sur l'universalité des pressions qu'on exerce sur eux, de la crainte ou de la déception qu'on nourrit si vite à leur égard.

Dans d'autres temps troublés, au décours de la seconde guerre mondiale, le génial Winnicott, pédiatre et psychanalyste anglais, insistait sur le fait que l'objectif de toute intervention auprès des enfants, c'était de leur permettre de penser ou de d'être capable de penser à nouveau que « la vie vaut la peine d'être vécue » pour elle-même, par elle-même et pour les autres. Cet objectif reste aujourd'hui plus actuel que jamais. Et de manière encore plus optimiste, qu'est ce qui peut permettre « d'élever des enfants capables d'édifier un monde meilleur que celui qu'ils tiennent de nous » ? Pour Devereux, l'inventeur de la clinique transculturelle, c'est-à-dire d'une clinique qui puisse s'appliquer à tous quelle que soit sa culture ou son lieu de vie, c'est la psychologie de l'enfant qui peut permettre ce changement, ce progrès, ce supplément d'âme. Pour ma part, je crois qu'au-delà de la psychologie, c'est tout simplement la tâche de tous les parents et de la société tout entière que de croire que nos enfants sont créatifs et feront mieux que nous, pas en termes d'ascenseur social, mais en termes collectifs, de bien commun.

C'est ce que les enfants dont je m'occupe m'ont appris. Je rencontre des enfants et des adolescents d'ici qui ont perdu l'envie de vivre, qui ont peur de l'école, qui attaquent leur corps ou la vie qui est en eux. Je rencontre aussi des adolescents de familles du monde entier qui ont migré pour venir chez nous se protéger ou simplement vivre. Je rencontre aussi ces aventuriers, véritables Don Quichotte des temps modernes, qui traversent l'Europe et les mers pour venir, seuls, tenter leur chance en France ou sur leur chemin de l'Angleterre. A chaque rencontre avec Solenn, Marie, Antoine, Ali, Massoud, Soledad, Vicky ou une de leurs sœurs ou de leurs frères, je me dis, quelle chance j'ai d'être sur leur chemin, quelle chance qu'ils m'autorisent à intervenir dans leur vie, pour être un médiateur entre eux et le monde et trouver, avec eux, la meilleure façon d'agir sur le monde.

Je me souviens, par exemple, d'un adolescent espiègle qui dans un groupe de paroles que j'anime à la Maison des adolescents² me disait :

² www.maisondesolenn.fr

« - Madame, vous en avez pas marre de vous occuper des adolescents ? On dit qu'on est désagréables et décevants et parfois on voit cela dans les yeux de nos parents mais aussi de nos professeurs... Alors pourquoi pas vous ? »

Et moi de lui répondre presque sans réfléchir : - Parce que vous êtes aimables...

- Alors c'est parce que vous voyez ce que nous allons devenir !».

J'ai trouvé sa réplique bien plus pertinente que la mienne : Voir les possibles en eux...

Cette leçon que nous donnent ces adolescents qui se posent des questions existentielles sur eux, sur les adultes, sur leurs parents ou sur le monde, vaut pour tous les adolescents dans leur diversité et plaide pour qu'on reconnaisse leurs parcours dans notre société multiculturelle et quelque peu frileuse et normative qui ne reconnaît pas à tous ses enfants les mêmes chances et les mêmes possibles.

On dit en effet, que c'est le plus bel âge de la vie et c'est souvent ainsi. Pourtant, en même temps on l'associe à l'ennui, à la révolte, à l'émergence du sexuel, aux transgressions, aux questionnements identitaires, à *La Nuit Debout* au besoin d'utopie. On oublie notre adolescence dès qu'on en est sorti, au moins en partie et dans ses aspects les plus spécifiques. Et notre société a souvent tendance à considérer qu'ils en font trop ou pas assez. Certains vont présenter des adolescences interminables et vont reculer le moment d'entrer dans la vie active, on critique leur indolence et leur manque de responsabilités ; d'autres vont entreprendre très tôt à partir d'intuitions, de compétences qui leurs sont propres dans le domaine de la création virtuelle ou des logiciels par exemple, et alors on les critique aussi parce qu'ils bouleverseraient l'ordre des choses, d'abord apprendre puis agir dans le monde des adultes, « le vrai monde ». Or ce qui caractérise la jeunesse, c'est la nécessité d'inventer, d'innover, d'imaginer des manières de faire, de modifier les hiérarchies, de vivre, de s'engager, d'expérimenter toutes les formes de liberté, modalités adaptées à leur temporalité, à leur subjectivité aussi. Il y a sans doute un peu de transgression dans toute adolescence, une envie de s'émanciper de la tutelle et des conseils parentaux ou de ceux des adultes qui croient savoir, mais c'est beaucoup plus que cela ! C'est avant tout une forme d'engagement dans la vie, d'invention de formes et de manières qui correspondent à cet âge de la diversité, de la nécessité d'advenir et de penser et de faire par soi-même.

Ces enfants, ces adolescents nous obligent aussi à avancer dans la création d'imaginaires de la diversité qu'elle soit psychologique, sociale ou culturelle. Imaginaires si importants pour ne pas renoncer à changer le monde ou du moins son lien au monde où il y aurait une place pour chacun et pour tous. Et comme le dit Mabanckou, refusez la départementalisation de l'imaginaire.

Etre parents aujourd'hui c'est d'abord assumer cette imaginaire et cette vision du futur, des futurs, des possibles, pour l'adolescent et le monde.

Arturo, l'adolescent qui cherche les mots pour dire la rupture

Ce jour-là, arrive à la Maison des adolescents³ un jeune homme qui reste longtemps dans la salle d'attente sans rien demander à personne. Au bout d'un moment, l'éducateur lui demande s'il souhaite être reçu par quelqu'un. Il dit qu'il n'est pas pressé et qu'il veut attendre un peu avant d'être reçu. Deux heures plus tard, je décide de le recevoir avec l'éducateur. Je le lui propose, il accepte volontiers avec un beau sourire et s'assoit avec nous, aimable et avenant. Cependant, comme dans la salle d'attente, il ne dit rien. Je respecte dans un premier temps son silence et je l'observe. Lui aussi nous observe à tour de rôle. Nous restons là, tranquillement. De temps en temps, je lui pose une question à laquelle il ne répond pas sans se départir de son beau sourire. C'est un garçon grand et élancé, qui a, cela il me le confirmera, quinze ans. DE temps en temps, il regarde ses mains. Je les regarde aussi. Il me dit : « Je suis très noir... », je lui réponds et comment t'appelles-tu ? « Arturo ». J'encadre mes questions de longs silences comme pour mieux les mettre en valeur. Mais elles n'intéressent pas Arturo. Alors je décide de ne plus poser de questions et de lui dire ce que je vois de lui. Je lui dis que ses parents viennent sans doute de loin. Sa couleur de peau et son prénom me font penser que sa famille vient d'un pays d'Afrique lusophone. Il acquiesce et me dit que sa famille vient d'Angola. Connaissant l'histoire de ce pays et en particulier le lourd tribut qu'il a payé à la guerre, je lui dis que j'imagine que ses parents sont des gens très courageux comme tous ceux qui migrent, comme tous ceux qui ont vécu dans un pays en guerre aussi. Cela semble l'intéresser davantage mais il se perd de nouveau dans ses pensées et sans doute dans les contradictions qui l'habitent. Tout d'un coup, il me dit : « Je suis noir et vous ne m'avez rien dit là-dessus alors que d'habitude, c'est ce qui fait problème ! » Et il se lève brutalement et dit qu'il va partir. Je lui propose de revenir avec ses parents à ma consultation transculturelle et je lui demande si ses parents ont besoin d'un traducteur ? « Oui, ils parlent plusieurs langues africaines et le portugais ». Un mois plus tard, il vient avec ses parents à ma consultation. Au moment de rentrer dans la consultation, il tourne les talons si bien que les parents restent seuls avec nous, un peu déconcertés et nous aussi par cet adolescent qui n'arrive pas à faire cohabiter les mondes qui sont les siens, celui de ses parents et le monde d'ici. Les parents s'installent avec nous et nous racontent leur migration, les blessures de la guerre puis celles de l'exil. La maman nous raconte la naissance d'Arturo alors qu'elle était en France depuis quelques mois seulement et qu'elle se sentait si seule. Elle ressentait des sentiments contradictoires : une certaine sécurité d'être loin de la guerre, de ses conflits et frayeurs, mais aussi celui d'être seule sans ses figures maternelles et sans toutes celles qui auraient pu lui servir de sœurs ou de co-mères [1] dans un monde qui ressemblait si peu à ce qu'elle imaginait. Elle vivait à cette période avec son mari dans une précarité bien plus grande qu'en Angola. Elle se souvenait alors du sentiment d'étrangeté qu'elle avait ressenti pendant la grossesse et qui avait tardé à s'apaiser même plusieurs mois après la naissance. Elle se demandait comment elle allait faire pour que cet enfant ressemble à tous les autres enfants qu'elle avait vu grandir autour d'elle. Elle n'osait pas en parler à quiconque et elle nous dit d'ailleurs que c'était la première fois qu'elle en parlait à haute voix. Même à son mari elle n'osait pas lui dire ses doutes et ses difficultés à imaginer à qui allait ressembler cet enfant né ici. Son mari dit alors que lui aussi se posait de telles questions mais qu'il ne voulait pas encombrer sa femme avec ses doutes et ses questions d'autant qu'il la voyait souvent triste et pensive. En fait, Madame a traversé une véritable période dépressive en post-partum et ses questions qui s'étaient apaisées sont revenues à l'adolescence d'Arturo qui de nouveau lui est apparu comme étranger et étrange. Alors que c'était un garçon sans histoire voilà qu'il travaille moins bien à l'école, qui se comporte à la maison comme un adolescent « français »

³ Une Maison des adolescents est un lieu où on accueille et on soigne les adolescents de manière pluridisciplinaire. J'ai l'expérience de deux Maisons des adolescents : celle de Bobigny que j'ai créé à l'hôpital Avicenne, *Casita*, et celle de Cochin, *La Maison de Solenn* que je dirige depuis 2008 www.maisondesolenn.fr

dit la mère qui ne respecte rien ni à l'intérieur de la maison ni à l'extérieur. Il conteste même la nourriture de sa mère qu'il trouve « archaïque » et l'autorité de son père qu'il dit « dépassée ». Alors revient en mémoire à Madame ses sentiments contradictoires qui l'avaient habité pendant la grossesse et ensuite pendant de longs mois.

Sans doute que le travail de construction identitaire des adolescents de migrants a réactivé chez Arturo et sa mère doutes et incertitudes de la période d'arrivée en France et de naissance de cet enfant si singulier, enfant qui va naître dans un autre monde que celui de ses parents et qui va maintenant appartenir plus à ce monde qu'à ses parents. Arturo a du mal à dire ce qu'il ressent, il a du mal à faire cohabiter à l'intérieur de lui, ses mondes et ses langues, son attachement pour cette mère avec qui il a traversé une première période de vie pleine de tristesse et d'incertitude, son attachement à son père très dévalorisé par le monde extérieur français qui ne voit en lui qu'un travailleur précaire et pas l'homme courageux qu'il a été et, son désir d'être comme les autres adolescents, d'ici, avec les mêmes opportunités et les mêmes envies. Il apparaît étrange à ses parents, étrange au monde extérieur et il amène cette double étrangeté à la consultation sans pouvoir rester, sans pouvoir réunir ses mondes. Il a besoin d'un passeur et c'est nous qui servirons de passeur en reconnaissant le monde de ses parents comme support et espace intermédiaire à sa construction identitaire. Pour être d'ici, il faut être fier de là-bas dira son père à la seconde séance en présence de son fils qui enfin aura pu venir et être en présence de ses deux figures d'attachement qui se battent en duel à l'intérieur de lui. Jusqu'à ce qu'il trouve les mots pour le penser, le dire et ainsi être vraiment un adolescent d'ici venus d'ailleurs, trouver plus de liberté psychique et faire son destin d'enfant métissé.

Ce sont les mots mieux que les sols qui nous portent et nous enracinent

Le titre de ce paragraphe m'a été inspiré librement par une phrase du grand philosophe Levinas qui dans une interview a dit à peu près ceci, de mémoire. En effet les adolescents, enfants de migrants, comme tous les adolescents sont en recherche de sens, d'identités complexes, d'histoires qui assument leurs multiples facettes comme tous les adolescents d'Europe, enfants de migrants, comme tous les adolescents du monde, fruits des migrations parentales et des mouvements de l'histoire. Et on le sait, les migrants sont maintenant si nombreux dans le monde du fait des crises, des guerres, des choix ou des nécessités qu'ils seront, bientôt, plus nombreux que ceux qui vivent et meurent sur le même sol [2]. Il va donc falloir trouver des modalités de construction identitaires qui ne s'enracinent pas dans la terre, dans le sol historique mais dans tout ce qui se transporte, les mots, les souvenirs, les pensées, les corps... des identités éphémères mais consistantes qui nous permettent de nous sentir vivre, de penser, d'agir et de se relier les uns aux autres.

Les adolescents peuvent migrer eux-mêmes pendant l'enfance ou l'adolescence ou naître ici de familles qui ont migré avant même leur naissance, nous traiterons ces deux situations même s'il existe des différences entre elles, dans la première les enfants vivent eux-mêmes l'impact migratoire, dans l'autre, cet événement leur est transmis mais dans les deux cas, les adolescents se retrouvent en situation transculturelle avec la nécessité de concilier le monde du dedans, celui de la famille et le monde du dehors, celui de leur société d'appartenance, c'est de cette situation transculturelle et de son impact sur la construction des adolescents que nous allons traiter.

Traiter actuellement la question cruciale des adolescents de la seconde génération de migrants est une entreprise très délicate. En faire un sujet de recherche épistémologique et clinique constitue un beau défi mais on voit se développer de nombreuses études sur ce sujet qui est maintenant devenu profondément contemporain et international [3]. Par exemple, en Europe, une méta-analyse, déjà un peu ancienne, et reprise dans la Résolution du Parlement européen du 2 avril 2009 [4] sur l'éducation des enfants des migrants⁴ a montré qu'il y avait davantage de difficultés scolaires pour les enfants de migrants que pour les autres avec des difficultés au niveau des apprentissages préscolaires et une pauvreté du langage — avec un retard de langage qui s'accroît avec l'âge et qui devient massif à l'adolescence [5]. L'échec scolaire est très important et on constate une perte de chance des adolescents, enfants de migrants par rapport aux autochtones à niveau social comparable [5]. Et par ailleurs, on connaît les modalités qui permettent aux adolescents de maîtriser ce risque transculturel : la reconnaissance de leurs langues, de leurs affiliations et de leurs histoires [5]. La question de l'école est cruciale car elle détermine en partie l'avenir de ces adolescents dans la société d'accueil de leurs parents, devenue leur société d'appartenance, mais elle ne résume pas les difficultés de ces adolescents qui dépassent la sphère scolaire et qui concernent la construction même de leur identité et de leur place dans un monde nouveau.

En effet, en partant de la clinique auprès de ces adolescents et des questions qu'elle pose, nous voyons, comment les paramètres culturels viennent complexifier les analyses individuelles et les questions sociales. L'ensemble de ces données sont nécessaires à intégrer dans toute réflexion, pour peu qu'elle se veuille heuristique, clinique et thérapeutique avec la mise au point de modalités de soins adaptées [6].

Pour les adolescents, négocier entre le même et l'autre

On connaît maintenant ce que mobilise le processus d'adolescence [7]. La transformation pubertaire physique place l'adolescent face à une obligation : reprendre les conflits délaissés lors de la période de latence, se situer dans son identité sexuelle en réélaborant le conflit œdipien de la période génitale et les conflits fantasmatiques archaïques. L'adolescent est alors contraint à un travail psychique considérable dans la mesure où il doit "se modifier", accepter les différences qui le séparent de son "Je-enfant"; celles physiques bien sûr, mais aussi celles psychiques qui le singularisent tout en le plaçant dans sa lignée [8]. Le questionnement anxieux dans lequel se trouve l'adolescent quant à son identité sexuelle, se trouve renforcé par le sentiment d'inadéquation ou d'étrangeté par rapport à sa nouvelle image du corps. L'accès à l'identité sexuelle l'oblige à faire le deuil d'une mégalomanie infantile et d'une bisexualité triomphante. Quitter la toute-puissance de l'état de l'enfance mobilise les capacités de l'individu à aller de l'avant, vers cet étrange statut inconnu qu'est celui de l'être adulte. Expérience ambivalente de transformation des repères, d'affleurement des sens qui fait appel aux défenses de l'individu contre la nouveauté mais aussi à ses capacités d'appréhender l'inconnu sans être préparé. Il s'agit là d'un voyage intérieur, déstabilisant, remettant en question chez les adolescents, enfants de migrants les images parentales à travers, par exemple, le questionnement sur les affects liés au voyage migratoire de leurs parents et les souvenirs -souvent de perte douloureuse- qui y sont liés. L'adolescence, par les modifications qu'elle introduit dans le corps en tant que référence ultime (instrument de mesure) rappelle donc et remet à la surface les fragilités liées aux séparations précédentes et aux ruptures des contenants, notamment celui du cadre culturel externe, en tant qu'enveloppe sensorielle,

⁴ Consultable par exemple sur le site www.clinique-transculturelle.org [4].

organisatrice et structurante [1,2]. C'est donc à ce moment-là que la rupture migratoire vécue par les parents et transmise à l'enfant réapparaît sous forme d'angoisses de rupture comme dans l'histoire d'Arturo qui ouvre ce chapitre. Les expériences de non-sens tels que peuvent les vivre ces adolescents dans ce monde si inquiétant et si imprévisible prennent alors une valence traumatique dans cet après-coup inéluctable, notamment si elles ne sont pas écoulées par une "remise en histoire" progressive [8]. L'adolescent doit négocier son identité entre ces deux polarités du même et de l'autre, il doit identifier ressemblances et différences pour se construire en tant qu'être autonome. Moment contenant des potentialités de résolution, l'adolescence inclut aussi des risques de déstructuration inhérents à ce processus vital de remise en chantier. Sont alors sollicitées les assises narcissiques de la personnalité, en tant que garant d'un sentiment de continuité psychique, le maintien de cette dernière restant en interdépendance avec la perception de l'altérité et de la différence (différences par rapport aux autres adolescents en particuliers autochtones, différences par rapport à leurs parents...). L'adolescent en se posant la question de son histoire, interroge aussi celle de son lien de filiation à ceux qui l'ont engendré et son lien aux affiliations qui l'ont porté. Pour l'adolescent enfant de migrants, ce passage est plus complexe de par la non-continuité du contenant culturel qui structure les liens de filiation et d'affiliations. En effet, le désengagement d'avec les parents et les mouvements de désidérialisation qui en découlent, passent par une remise en cause des valeurs parentales, des manières d'être et de se comporter des parents. Parfois, les adolescents se déprennent de l'admiration qu'ils vouent à leurs parents, ne veulent plus être comme eux, les critiquent et les jugent ; d'autres fois ou en alternance, ils craignent leur fragilité et les protègent de toute remise en cause et de toute agressivité. Il y a mille et une façons de se construire mais le plus souvent ils ont besoin de prendre des distances par rapport aux images parentales idéales et remodelent leurs « idéals du moi » en rapport avec des figures substitutives nouvelles, qu'ils puisent dans la bande, dans le groupe, dans la société et aujourd'hui dans le monde, tant les identifications collectives se mondialisent comme par exemple dans la question des radicalisations islamiques.

A qui je ressemble ?

Dans cette redéfinition nécessaire du même et de l'autre que tout adolescent doit accomplir, le moment du choix d'un partenaire sexuel éventuellement issu d'un monde culturel différent de celui de ses parents est un moment critique. Le choix d'un partenaire surtout à l'adolescence où tous ces mécanismes sont en pleine restructuration entre parfois dans une logique traumatique. Ces rencontres non préparées non médiatisées par le groupe familial encore moins par le groupe social fonctionnent parfois comme des événements, eux aussi traumatiques. A qui je ressemble et qui me ressemble? Qui est le même et qui est l'autre? Qu'est ce qui m'a été transmis? Que devrai-je transmettre à mon tour? Quelles sont mes appartenances? Dans ce contexte, se posera la question du choix du partenaire. La question des affiliations est nécessairement culturelle. En Occident, l'alliance est d'abord individuelle mais l'on sait qu'il existe un déterminisme social important du mariage et des alliances. Ailleurs, dans les sociétés traditionnelles, le mariage est d'abord un choix familial. Bien sûr, il faudrait parler des représentations de la femme et de l'homme ici et ailleurs, de leurs fonctions parfois mouvantes et complexes, des modalités de leur rencontre. Il faudrait parler des problèmes spécifiques par exemple des jeunes filles maghrébines ou d'Afrique noire que l'on renvoie au pays parce qu'elles revendiquent une place différente de celle qui leur ait traditionnellement impartie par le groupe, la place parfois idéalisée de la femme occidentale. Mais restons dans le domaine clinique, ces questions demandent une analyse anthropologique et sociologique approfondie. Gardons nous de jugements qui seraient idéologiques et qui

obscurcirraient notre position de soignant. Une étude approfondie nécessiterait une analyse groupe par groupe en tenant compte de la situation individuelle et du contexte familial et social. Des interventions médico-sociales maladroites et intempestives sont souvent inefficaces voire toxiques. Les interventions doivent être réfléchies et individualisées. Ce choix du partenaire est un moment d'inscription quasi-définitive de l'adolescent dans la société d'accueil. Se pose la question de l'appartenance de ses futurs enfants et des liens avec sa propre famille. C'est un moment de grande vulnérabilité pour l'adolescent et de particulière fragilité pour la famille. Il n'est pas rare de voir le père décompenser sous forme de névrose traumatique ou de dépression grave. C'est en général le père qui est menacé par cette inscription car c'est toute la question de la filiation et des affiliations qui est posée tant pour les garçons que pour les filles [2]. Jusqu'à l'adolescence, l'enfant de migrants a recours au clivage phénoménologique de l'être afin de conserver ses liens avec les deux mondes qui l'entourent, mondes qui sont vécus comme inconciliables, voire contradictoires [1]. Mais à l'adolescence, il doit véritablement se métisser. Le métissage culturel de ces adolescents passe par une double intégration des repères propres à chaque monde, par une connaissance plus ou moins bonne des règles implicites qui gèrent les deux systèmes culturels et une recréation d'un nouveau système métissé. Ce métissage est fragilisant, il peut devenir enrichissant lorsque les deux pôles culturels sont reconnus et acceptés par l'individu ce qui est loin d'être évident à l'adolescence, période de construction de l'identité, période de doute et de remise en question.

La nécessaire conflictualité entre intersubjectif et collectif

Les adolescents migrants sont donc soumis à une réalité doublement contraignante; celle de rompre les liens avec leur culture sans pour autant vouloir délaissier leur appartenance familiale du fait des liens affectifs profonds qu'elle suppose mais, ces liens affectifs sont parfois ambivalents, voire conflictuels. Il est donc important de ne pas entendre le discours de ces adolescents sur leurs appartenances au premier niveau mais de les comprendre dans leur complexité et dans la nécessaire conflictualité. On peut rapporter ici des paroles comme "Je suis d'ici et c'est tout; je ne veux pas entendre parler des choses du pays; tout ce qui concerne le pays c'est dépassé...". Le relais, en effet, n'est pas aisé entre les appuis narcissiques qu'offrait jusque là la conformité au Surmoi parental et ceux que le sujet trouve dans les valeurs de sa classe d'âge. D'autre part, l'idéal du moi, du fait de cette non modification des sources des apports narcissiques, reste relié au narcissisme du parent œdipien. Les autres rencontres identificatoires et possibilités d'investissement offertes par le groupe en tant que figures de déplacement et de médiations, supposées servir d'appui de substitution à la suite du mouvement de désidérialisation et de désinvestissement des parents ne sont pas toujours utilisables pour l'adolescent de la seconde génération. Le monde français et d'une manière plus générale, le monde européen ne se prête pas volontiers à des identifications qui pourraient permettre une affiliation souple et métissée à ce nouvel univers choisi par leurs parents, milieu naturel des adolescents, fils de migrants.

Mais que transmettent les parents de la question migratoire à leurs adolescents ?

L'événement migratoire parental

Il y a plusieurs types de migrations, des migrations intérieures, du village à la ville, des migrations extérieures, d'un pays à l'autre, d'un continent à l'autre... Il y a aussi des ruptures

violentes sans modifications de lieux comme celles liées à des événements traumatiques tels que la guerre, les catastrophes naturelles... Tout ceci est très hétérogène, nous nous limiterons ici à un seul type d'événement déjà en lui-même polymorphe, le voyage d'un pays à l'autre et l'exil qui en découle. L'événement migratoire est ici considéré comme un acte psychique : par la rupture du cadre externe qu'elle implique, la migration entraîne par ricochet une rupture au niveau du cadre culturel intériorisé du patient étant donnée l'homologie entre la structuration culturelle et la structuration psychique [9,10,11].

La migration, en effet, est d'abord un événement sociologique inscrit dans un contexte historique et politique. Les raisons pour lesquelles on migre sont nombreuses. Parfois, on est contraint de le faire pour des motifs politiques, d'autres fois pour des raisons économiques. Parfois, on choisit de migrer pour trouver une vie décente ailleurs. Parfois encore, on migre par soif de liberté individuelle, d'aventure ou d'exotisme. D'ores et déjà, on comprend qu'au vécu de la migration elle-même peut s'ajouter celui des circonstances qui ont présidé à cette migration. Les réfugiés politiques qui ont été parfois soumis à des tortures ou des violences de tout ordre dans leur pays ont un passé traumatique pré-migratoire qui va modifier la manière dont ils vivent l'exil. Mais, qu'elle soit voulue ou choisie, toute migration est un acte courageux qui engage la vie de l'individu et entraîne des modifications dans l'ensemble de l'histoire familiale. De plus, les récits mille fois entendus de migrations, nous font penser que, parfois, les motifs de la migration, même choisie, sont ambivalents : désir de partir et peur de quitter les siens, modalités de résolution de conflits familiaux et aboutissement d'une trajectoire de rupture ou d'acculturation à l'intérieur de son propre pays... La migration, c'est là sa grandeur existentielle, est un acte complexe, ambigu, profondément humain.

Pourtant, quelles que soient les motivations de cet acte, la migration est potentiellement traumatique, non pas au sens négatif du terme, mais au sens psychanalytique — un trauma qui va induire de nécessaires réaménagements défensifs, adaptatifs ou structurants. Il est en fait nécessaire de distinguer plusieurs dimensions de ce traumatisme migratoire [12, p.8] : “1- le traumatisme classiquement décrit par la théorie psychanalytique et qui pourrait se définir comme un soudain afflux pulsionnel non élaborable et non susceptible d'être refoulé du fait de l'absence d'angoisse au moment de sa survenue” ; Freud et d'une façon générale, la psychanalyse reconnaît trois significations à la notion de traumatisme : “ celle d'un choc violent, celle d'une effraction, celles de conséquences sur l'ensemble de l'organisation” [13, p. 500]. A côté de ce premier type de traumatisme, Nathan [12] en différencie deux autres : “2- le traumatisme "intellectuel" ou traumatisme du "non sens" dont le modèle a été fourni par G. Bateson dans sa définition du "double bind" (double contrainte) ; 3- enfin un troisième type, le traumatisme de la perte du cadre culturel interne à partir duquel était décodé la réalité externe”. Lorsqu'il y a traumatisme migratoire, c'est généralement un traumatisme "du troisième type" mais il peut être associé aux deux autres types, les dimensions affectives, cognitives et culturelles entretenant des interactions nécessaires et complexes [14].

Le traumatisme migratoire n'est pas constant et inéluctable, il peut cependant survenir quelque soit la personnalité antérieure du migrant. Les facteurs sociaux défavorables (au pays et en France) sont des facteurs aggravants de même que les modalités de l'accueil dans le nouveau pays. De plus même lorsqu'il survient, ce traumatisme n'entraîne pas forcément des effets pathogènes. Il est parfois, comme tout traumatisme, structurant et porteur d'une nouvelle dynamique pour l'individu voire germe de métamorphose. La migration peut donc être aussi porteuse de potentialités créatrices. D'où la nécessité d'identifier les facteurs qui permettent de maîtriser le risque transculturel et, par la même, de le transformer en potentialités créatrices pour l'individu et les sociétés [11].

Le trauma migratoire est vécu directement par les parents et transmis aux enfants sous forme d'un récit idéalisé, souvent d'un récit tronqué, parfois encore sous l'apparence d'une nécessité alors qu'il s'agissait d'un choix et trop souvent, sous forme d'un non-dit douloureux voire destructeur. Pour les adolescents, enfants de migrants, ce nœud de l'histoire parentale va constituer une matrice de fantasmes, d'hypothèses, de constructions en miroir des fantasmes parentaux souvent riches et créateurs mais parfois aussi névrotiques et stérilisants. Tel fils de migrants raconte que son père a quitté le pays pour permettre que ses enfants survivent, deux étant morts avant lui ; tel autre me raconte que son père a migré, tel un aventurier des temps modernes, pour s'initier à un autre monde comme d'aucuns sont initiés dans la brousse ; tel autre enfin se souvient avoir entendu lors d'un repas familial que son oncle a migré pour rembourser une dette : il avait volé des bijoux, il avait été mis en prison puis il en était sorti sous caution ; il fallait alors la rembourser... Autant de bribes de vies arrêtées mais aussi parfois réanimées, revivifiées par la migration. De véritables odyssées parfois brisées parfois remises en mouvement par la migration et que l'adolescent doit inscrire dans son histoire.

Diversité est ma devise

Ce détour par le voyage parental permet d'insister sur une question essentielle des adolescents et de leurs parents, celle de la transmission. Que peut-on transmettre en situation transculturelle et comment le faire ? Et que peuvent s'approprier les adolescents ? Il importe de faire ce détour pour comprendre ce que vivent les adolescents dit de la seconde génération, expression qui semble gommer toute l'histoire familiale et collective qui a précédé la migration, comme si leur histoire commençait avec la migration de leurs parents.

Diversité c'est ma devise, ainsi s'exprime Jean de la Fontaine dans la fable « Pâté d'anguille », fable qui nous rappelle que la diversité doit être pensée et agie, c'est une question vieille comme le monde qui trouve aujourd'hui encore une grande actualité.

Face à cette situation de métissage et de construction de nouvelles formes d'identités complexes, comme devant tout autre événement qui intervient dans le processus de développement de l'enfant, quatre facteurs sont à considérer. Le premier est la *vulnérabilité* (ou l'invulnérabilité) qui représente les capacités de défenses passives de l'enfant et de l'adolescent — la vulnérabilité est secondaire aux événements de vie et aux facteurs de risque. Mais il ne faut pas oublier les trois autres que sont la *compétence* qui représente les capacités d'adaptation active du nourrisson, de l'enfant, à son environnement, la *résilience* qui décrit les facteurs internes ou environnementaux de protection [15] et la *créativité* qui rend compte de la potentialité qu'ont certains enfants d'inventer de nouvelles formes de vie à partir de l'altérité ou du trauma [1,6]. Il nous faut pouvoir penser autrement pour permettre à ces adolescents plus de liberté, plus de possibles.

Ne pas obliger les adolescents à vivre dans des cultures du retirement

Comment accepter les différences de tous les enfants ? Comment reconnaître les histoires, les parcours, les conflits parfois, mais toujours les mouvements de vie et les liens qui permettent de se reconnaître dans l'autre ? Il est surprenant que, dès que l'on parle de lien social, on sorte l'épouvantail du communautarisme, comme si se reconnaître dans un groupe, même partiel, même transitoire n'était pas une nécessité qui appartient à tous. En particulier, ce sentiment

d'appartenance permet de faire grandir les enfants sans se sentir seul, sans avoir le sentiment d'élever ses enfants en contrebande.

Les conditions d'accueil des migrants en Europe ont à évoluer pour favoriser la construction de liens entre les groupes et les personnes et ne pas les condamner au repli par manque d'ouverture possible. Sans cela, en effet, il n'y a d'autre choix que la culture du retraitement, de l'effacement, du manque, voire de la honte ce qui sur le développement des enfants et des adolescents à des effets désastreux en termes de narcissisme et d'estime de soi. Ce n'est pas de communautarisme dont ont besoin les enfants de migrants ; ce sont de liens diversifiés, comme tous les autres enfants. Et les priver de liens multiples, de nourritures fondamentales au prétexte qu'on a peur du communautarisme ou, du moins, de certains communautarismes, c'est les empêcher de vivre une des beautés de leur monde, celle de la diversité à laquelle ils appartiennent et qu'ils contribuent à rendre vivante, à incarner. Pour l'heure, malheureusement, selon l'expression de Debray [16], nous vivons la déliaison : « Faute d'histoire commune, chacun se replie sur sa mémoire, sa micro-identité sexuelle, ethnique, religieuse, régionale... » [16, p. 43].

Plaidoyer pour la rencontre

Les travaux actuels sur les adolescents, enfants de migrants, montrent qu'ils ne présentent pas de pathologies spécifiques mais qu'ils vivent dans une situation transculturelle qui les vulnérabilise dans un monde incertain mais qu'ils sont largement capables d'inventer des manières d'être et de faire nouvelles et créatives à condition de s'inscrire dans un double processus de transmission, celle du dedans, celle du dehors et de faire des liens entre ces mondes [1,6,12]. À condition pourrait-on dire d'être inscrits et pas assimilés, abrasés. Il y a là une créativité profondément contemporaine qui est celle du mouvement et des métissages et qui est en particulier porté par les adolescents en quête d'idéal et de sens. On retrouve un élan vital qui a fait, par exemple hier, l'intérêt de pays comme les Etats-Unis qui, au moment de la seconde guerre mondiale ou juste après, accueillaient dignement les immigrés en leur laissant la place de celui qui vient de l'extérieur, à qui on doit faire une place et qui doit lui, trouver une stratégie de métissage. Ainsi, on peut voir dans l'intérêt de Hannah Arendt pour les Etats-Unis [17], la chance que représentait pour les Juifs venus d'Europe, un pays comme les Etats-Unis qui « accordait la citoyenneté sans la faire payer du prix de l'assimilation. »

Permettre aux enfants phares, aux enfants guetteurs de monde, de passer de la précarité et du doute sur soi et sur sa transmission à un nouvel être au monde - un être au monde, métissé et ouvert. Métissage étant ici entendu comme le produit de cette double transmission parentale et sociétale, une transmission complexe et parfois violente, doublement violente. Regardez les choses à partir de l'intime, du dedans, de l'infiniment petit, conduit à un plaidoyer pour une certaine anormalité selon les termes employés dans un autre domaine par Joyce Mac Dougall [18], une éthique de la fragilité et de la complexité. La position interne est pourtant la même : la clinique quotidienne, le souci pour les processus de construction conscients et inconscients aboutissent à demander dans ces situations limites de laisser des espaces de négociation avec l'altérité, des espaces de jeu, des espaces de différences pour éviter trop de douleur ou trop de violence faite à l'autre.

Tout est affaire de rencontre possible, de liens entre les personnes et les groupes. Dans la rencontre, la peur disparaît et laisse place à l'échange comme on voit en ce moment à propos des enfants de familles réfugiées en Allemagne par exemple où l'état, les associations, les familles, se mobilisent pour accueillir les migrants et leurs enfants. Elles connaissent les

familles, elles les rencontrent, elles se représentent ce qu'ils vivent et ce que vivent leurs familles alors, la peur fait place à la fraternité. Tel est donc l'enjeu, celui de la rencontre et non celui de la peur et des angoisses qui cherchent des objets pour se fixer... On ne dira jamais assez combien il faut se battre pour la mixité et contre les ghettos qui construisent des frontières visibles et invisibles entre les personnes et les citoyens, des hiérarchies aussi. Et aujourd'hui dans toute l'Europe, on voit des tentations autoritaires qui au nom de la peur de l'autre, tendent à vouloir que chaque citoyen se transforme en policier et dénonce celui qui « ne devrait pas être là ». On oublie bien vite que nous aussi, nous avons été pays d'immigration, on oublie bien vite les principes éthiques de l'accueil des plus vulnérables, des exilés, de ceux qui, pour avoir encore quelques illusions, ont du partir. Les adolescents, sont le fruit de ces rêves, de ces utopies, de ces poussières de vie qui ne veulent pas s'éteindre.

Ainsi, comme d'habitude, les positions à l'emporte-pièce des politiques ou de ceux qui veulent décider au nom de principes de réalités que l'on peut contester nous en apprennent plus sur leurs auteurs et leurs fantasmes que sur la réalité des choses. Pourtant, ils ne sont pas sans conséquences politiques comme la surenchère d'annonces publiques sur les politiques d'immigration le laisse entrevoir dans plusieurs pays d'Europe. A quel prix pour les enfants de migrants ? A quel prix pour notre société ? Et s'il n'y a pas de spécificité clinique des enfants de migrants, pourquoi créer une nouvelle catégorie, celle des enfants de migrants ?

La deuxième génération, une invention utile ?

S'il existe une deuxième génération dite d'enfants de migrants particulièrement visible à l'adolescence, c'est par ce que selon moi, il existe une expérience sociale partagée qui est celle d'être considéré comme « enfants de migrants » ou « d'être de seconde génération » selon les mots utilisés par Pap Ndiaye [19] pour justifier la catégorie « Noirs de France ». Si cette catégorie s'est imposée, selon une manière de penser qui nous vient des Etats Unis, c'est qu'il y a présomption de discrimination. Ce n'est pas tant un essence que d'être « Noir » ou « Enfant de migrants », qu'une expérience de discrimination, une expérience sociale partagée que les adolescents eux-mêmes d'ailleurs cherchent à faire disparaître, « Je suis comme les autres » « comme ceux qui sont nés ici » ... En d'autres termes, et toujours pour utiliser les mots de Pap Ndiaye [19, p.87] que je choisis d'appliquer à la catégorie « Enfants de migrants » : s'il y a des enfants de migrants en France et en Europe, c'est parce que socialement on les considère comme tels. Etre « Enfants de migrants » comme « Etre Noir » procède d'une identité non pas choisie par les adolescents eux-mêmes mais prescrite souvent à travers des expériences sociales marquées par des processus de domination divers, de rencontre désagréable avec les institutions en commençant par l'Ecole chez les plus petits et avec la Justice et la Police pour les plus grands. Pap Ndiaye a proposé pour comprendre la construction de la catégorie « Noirs » et nous appliquons pour notre part à l'ensemble de la seconde génération, la distinction entre « identité fine » et « épaisse ». Distinction très utile pour nous. « L'identité fine est le plus petit dénominateur commun qui rassemble un groupe donné à travers une identité prescrite » [19, p.87]. La catégorie « Enfants de migrants » procède selon nous de l'identité fine. « L'identité épaisse, elle relève de la culture et des origines partagées des groupes sociaux. Elle s'exprime à travers un monde associatif riche, basé sur les origines » [19, p.88]. La catégorie « enfants de migrants » est donc utile pour penser les effets de la discrimination sur les adolescents eux-mêmes et les défis identitaires auxquels ils sont confrontés plus que pour définir une entité en soi car à l'intérieur de cette

valise, les adolescents sont singuliers, hétérogènes et peuvent cumuler plusieurs facteurs de risque individuels, familiaux ou sociaux en plus du risque transculturel.

Pour conclure : la nécessité des métissages

Ainsi, penser l'altérité et l'élaborer dans un dispositif pertinent est donc à la fois une position intérieure découlant d'une épistémologie de la différence, une position clinique et aussi politique. L'observation des mondes et de leurs lois n'est pas seulement une démarche poétique, elle est une véritable stratégie éthique, pragmatique et scientifique [5].

Les adolescents dans notre monde transculturel contribuent aux métissages des idées et des techniques. C'est une nouvelle chance pour relancer la pensée sur la clinique transculturelle et au-delà la clinique de tous les adolescents. Et il importe que les adolescents continuent à croire dans l'avenir [20], dans leur avenir.

Références bibliographiques

1. Moro MR. *Aimer ses enfants ici et ailleurs. Histoires transculturelles*. Paris, Odile Jacob, 2007.
2. Baubet T et Moro MR. *Psychothérapie transculturelle*. Paris, Masson, 2009.
3. Leanza Y, Boivin I, Moro MR, Rousseau C, Brisset C, Rosenberg E & Hassan G. Integration of interpreters in mental health interventions with children and adolescents: the need for a framework. *Transcultural Psychiatry* 2015, Vol. 52(3): 353–375. DOI: 10.1177/1363461514558137
4. *Résolution du Parlement européen du 2 avril 2009 sur l'éducation des enfants de migrants* consultable sur www.clinique-transculturelle.org
5. Moro MR. *Les enfants de l'immigration, une chance pour l'école*. Entretien avec D et J Peiron, Paris, Bayard, 2012.
6. Moro MR. *Nos enfants, demain. Pour une société multiculturelle*. Paris, Odile Jacob, 2010.
7. Moro MR. *Les adolescents expliqués à leurs parents*. Paris, Bayard, 2010.
8. Aulagnier P. Se construire un passé, *Journal de Psychanalyse de l'enfant*, 1989, 7 : 119-220.
9. Devereux G. *Essais d'ethnopsychiatrie générale*, Paris, Gallimard, 1970.
10. Nathan T. *La folie des autres. Traité d'ethnopsychiatrie clinique*, Paris, Dunod, 1986.
11. Moro MR, Moro I. and coll. *Avicenne l'andalouse. Devenir psychologue en situation transculturelle*. Grenoble, La Pensée sauvage, 2004.
12. Nathan T. La fonction psychique du trauma, *Nouvelle revue d'ethnopsychiatrie*, 1987, 8.
13. Laplanche J et Pontalis JB. *Dictionnaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1967.
14. Devereux G. *Ethnopsychanalyse complémentariste*, Paris, Flammarion, 1972 (réédition 1985).
15. Cyrulnik, B. *Un merveilleux malheur*, Paris, Odile Jacob, 1999.
16. Debray R, Gauchet M. Cherchons République désespérément. *Le Nouvel Observateur*, 15-21 décembre 2005 : 42-4.
17. Arendt H. *Crise de la culture*. Paris : Gallimard, 1972 (œuvre originale, 1961).
18. Mac Dougall J. *Plaidoyer pour une certaine anormalité*. Paris, Gallimard, 1978.
19. Ndiaye P. *La condition noire*. Paris, Calmann-Levy, 2008.
20. Kristeva J, Moro MR *Grandir c'est croire*. Paris, Bayard, 2020.

